

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
 { six mois 14  
 { un an 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuveur, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

**L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuveur, 25, (coin de la rue Nain).**

Roubaix, 27 Juin 1867.

### BULLETIN.

Dans sa séance d'avant-hier, le Sénat a délibéré sur une pétition signée par 102 notables habitants de St-Etienne, attirant l'attention de la Chambre haute sur certains ouvrages socialistes ou philosophiques donnés en lecture aux ouvriers par la bibliothèque populaire de cette ville. Le rapport, qui concluait au renvoi au ministre de l'Instruction publique, a été combattu par M. Sainte-Beuve. L'illustre écrivain, plaidant *pro domo sua*, a pris la défense des littérateurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et des écrivains contemporains vivement attaqués par le rapporteur. Selon lui, Voltaire, Rousseau, et, plus près de nous, Proudhon, Renan, Georges Sand, etc., peuvent être lus par tous sans danger; l'esprit public ne peut qu'y gagner.

Nous ne saurions partager une telle manière de voir. Les administrateurs des bibliothèques populaires faillissent à leur mission en mettant entre les mains de l'ouvrier, de sa femme, de ses enfants des livres qui leur enseignent des doctrines pernicieuses, de fatales utopies qui conduisent l'homme du peuple à la révolte contre Dieu et contre la société. Ces livres, nous les comparons pour les ravages qu'ils font dans les esprits peu éclairés, à ces « publications malsaines », répandues à profusion dans les masses et vendues à vil prix par des libraires qui se constituent — les uns par ignorance, les autres par esprit de mercantilisme — comme les empoisonneurs patentés de la morale publique. C'est là peut-être la première cause de cette décadence morale constatée au Sénat même par M. Dupin et dont les progrès sont chaque jour plus sensibles.

Mais, est-ce à dire que la pétition des habitants de St-Etienne fut bien opportune? Nous ne le croyons pas. Le renvoi au ministre de l'Instruction publique voté par le Sénat ne saurait avoir qu'un résultat illusoire, malgré toute la bonne volonté de M. Duruy. Ce qu'il faut, ce n'est pas déplorer le mal, c'est lui opposer des digues puissantes, c'est répandre dans les classes populaires, par tous les moyens possibles, les œuvres saines, morales et instructives. Les hommes vraiment intelligents ne doivent pas combattre le libre-examen; ils doivent au contraire l'encourager, car il est la base d'une nouvelle régénération sociale et c'est de là que sortira peut-être le triomphe définitif du catholicisme.

M. Baroche a annoncé au Sénat qu'un projet de loi sur les bibliothèques populaires était à l'étude.

Nous publions plus loin, en le recommandant à toute l'attention du lecteur le discours prononcé à Lyon par M. le ministre de l'Instruction publique.

Un député de l'opposition, M. Bethmont, a déposé une demande d'interpellation sur la nécessité de faire une enquête publique ayant pour objet l'organisation militaire avec les intérêts de l'industrie, de l'agriculture et de la population. Nous souhaitons vivement que cette demande soit admise et que l'enquête ait lieu. Elle apprendra aux gouvernants le coup qui serait porté au pays tout entier par cette loi militaire, qui, à l'exemple des lois draconiennes, semble écrite avec du sang.

Des nouvelles américaines mettent à néant les informations des journaux officiels annonçant que l'ex-empereur Maximilien était embarqué pour l'Europe. Il n'en est rien. Ce prince infortuné est, toujours au pouvoir de ses ennemis et, nous le constatons avec dégoût, il est des journaux français qui n'ont encore pour lui, à l'heure qu'il est, que des injures.

Mais hélas! l'exemple leur est donné par une des sommités de ce temps-ci, par un homme qui a beaucoup souffert et qui

devrait avoir le respect du malheur, un homme qui a chanté toutes les gloires de sa patrie et dont la plume a proclamé en vers immortels les droits du faible contre le fort. Et cet homme, c'est Victor Hugo. C'est le grand poète français qui, reniant la France et son drapeau, félicite le vainqueur Juarez-le-bandit, et n'a qu'un mot de dédain pour le vaincu, pour celui que l'histoire plus juste appellera un héros.

J. REBOUX.

### DISCOURS PRONONCÉ PAR M. DURUY A LYON.

Messieurs, je venais, pour la première fois, il y a cinq ans, votre belle cité. J'admire la ville prédestinée, mollement étendue sur le penchant de ces collines et au bord de ses deux fleuves, qui me rappelaient, l'un par sa calme et féconde lenteur, l'autre par sa fougue puissante, le caractère des peuples dont ils font la fortune et la joie, dont ils ont fait souvent aussi la terreur.

Mais que de fois n'étais-je pas venu, par la pensée, dans l'antique métropole où la civilisation romaine et la religion catholique se sont élancées à la conquête des Gaules.

D'ici nous pourrions voir les lieux où s'élevaient le temple gigantesque de Rome et d'Auguste, précédé de l'image colossale de la Gaule avec les soixante statues des cités celtiques, et l'amphithéâtre où Blaudin, la jeune esclave chrétienne, allait à la mort comme à un festin de noces.

Au moyen-âge, votre ville reste la plus haute expression des temps nouveaux, comme elle avait été à l'époque antérieure, la plus haute expression des temps anciens. Elle est d'abord capitale d'un royaume barbare, et, avec son archevêque, « souverain temporel par la grâce de Dieu », avec ses chanoines, qui s'intitulent comtes et devaient être tous de noble race, elle est le type le plus complet de la féodalité ecclésiastique. Commune, elle a eu ses luttes orageuses des gens de métiers contre les vassaux du chapitre pour la défense « des bonnes coutumes ». Ville royale, c'est dans ses murs que nos rois ont trouvé les clefs de la vallée du Rhône et l'accès de la Méditerranée. La Gaule n'est devenue la France que le jour où Lyon a mis la fleur de lis dans ses armes. Vous m'excusez, messieurs, si je reviens avec vous vers ces âges reculés.

C'est pour moi une vieille et chère habitude. L'histoire nous donne la joie de revivre un moment avec nos pères, et d'ailleurs, dans le présent, n'y a-t-il pas toujours beaucoup du passé?

En étudiant le rôle historique de votre cité, une chose, par exemple, me frappe: c'est l'esprit libéral et sagement novateur de sa bourgeoisie. En plein moyen-âge, elle était déjà une ville moderne. La *Marchandise* comme on disait alors, c'est-à-dire le commerce, n'y faisait pas déroger. Tout le monde en vivait, mais librement, du moins du XVII<sup>e</sup> siècle, sans aucun de ces privilèges étroits des jurandes et maîtrises, qui étaient ailleurs de si lourdes entraves.

Aussi les marchands étrangers venaient-ils en foule se fixer dans la ville hospitalière, et c'est à Lyon que fut organisé le premier établissement de crédit qu'ait eu la France. Quand Louis XI eut encore doté la ville de ce tribunal de commerce si bien nommé la *Conservation*, dont les sentences, exécutoires pour le royaume entier, faisaient loi en tout pays, Lyon devint et est resté jusqu'à la Révolution notre grande place financière.

Cette bourgeoisie libérale et intelligente n'oublia ni les besoins de l'esprit, ni les devoirs de la charité, car elle ouvrait gratuitement ses écoles aux écoliers pauvres, et, dès le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, elle fondait l'*Aumône générale*, une des gloires de Lyon.

Vous êtes demeurés, messieurs, fidèles à ces traditions; nulle autre ville en France ne peut rivaliser avec vous pour l'importance des établissements scolaires ou hospitaliers; vos peintres, vos sculpteurs ont fait école, et parmi vos ouvriers on trouverait de véritables artistes. Vos cours d'adultes sont les aînés de ceux de Paris, comme votre société d'Instruction primaire, qui compte huit mille élèves, est antérieure aux créations de 1833; et bien avant la loi de l'enseignement spécial, vous aviez établi votre belle école de la Martinière, plus récemment l'école centrale lyonnaise et la société d'enseignement professionnel, dont nous célébrons en ce moment la fête. Tout cela signifie que vous avez été des premiers à comprendre cette grande vérité que, la nature étant désormais contrainte par la science de nous prêter ses forces les plus redoutables pour accomplir à notre place les travaux les plus pénibles, le travailleur a été relevé de sa condition de manoeuvre, mais condamné à étendre chaque jour et à fortifier son esprit. C'est la rançon que la science lui impose pour le rachat des souffrances physiques qu'elle lui épargne.

Aussi, tandis que vos pères, il y a trente-cinq ans, demandaient des fusils, qui, dans la guerre civile, ne font que des victimes douloureusement pleurées, de quelque côté qu'elles tombent, vous, à présent, vous demandez des leçons et des livres qui font l'ouvrier habile et préparent l'honnête homme.

Alors, il est vrai, on parlait de la « vile multitude »; on s'écria à propos de vous-mêmes: « Les barbares sont aux portes! » et on embastilla votre ville.

Aujourd'hui les fils « des barbares » sont des citoyens paisibles, et la main de l'Empereur renverse les monuments de défiance, pour ne laisser debout que cette enceinte, qui serait la cuirasse de Lyon contre l'étranger, sans compter, ce qui vaut mieux que les plus fortes murailles, de vaillantes poitrines d'hommes où ne battrait pas un cœur efféminé.

Puisque sur mille points vous avez été des précurseurs, soyez-le encore pour les graves problèmes qui nous agitent. Faites, par exemple, que ce soit ici, sous les auspices d'un principe qui dans l'héritage du premier des Napoléon a trouvé, comme un legs pieux, une affection singulière pour votre ville, faites que ce soit ici que se scelle la réconciliation de la Liberté et du Pouvoir: de la Liberté, qui suscite, développe et féconde toutes les facultés dans l'homme, toutes les forces de production dans l'industrie, l'art et la science; du Pouvoir, qui, au nom et dans l'intérêt de la société tout entière, empêche la loi à la main, ces libertés multiples et fortes d'envahir les unes sur les autres, de se combattre, de se détruire.

Remplacez les anciennes défiances, les soupçons inquiets, les craintes injurieuses par un sentiment plus juste de la réalité. Que la liberté vous apparaisse comme l'ordre en mouvement, le Pouvoir comme une délégation faite par la Liberté même pour assurer sa marche et défendre les droits de tous en contenant les excès de quelques-uns. Dites-vous que le Gouvernement n'est autre chose, de nos jours, que l'organe puissant et nécessaire de la vie nationale: en face de l'étranger, sentinelle avancée du pays; en face de la nation, gardien vigilant de son honneur ainsi que de ses intérêts, et, avec le concours des grands corps de l'Etat, promoteur actif de toutes les satisfactions à donner aux besoins légitimes.

Si je pouvais vous ouvrir un de ces conseils auxquels il m'est donné d'assister, vous y verriez un Prince dont l'esprit est incessamment tendu vers le bien public, qui cherche avec passion les abus à sup-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 28 JUIN 1867.

— 3 —

### L'ANGE

DES

## FRONTIÈRES

— II —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 26 juin).

Au lever du soleil, l'embarcation se remit en marche, et la fin de la journée trouva les voyageurs proche de leur destination, sans qu'aucun événement digne de remarque eût signalé leur trajet. Les colonies devenaient de plus en plus rares, et les visages semblables aux leurs s'offraient de moins en moins à leurs yeux. Il était déjà tard dans l'après-midi lorsqu'ils doublèrent l'embouchure du Muskingum, et, à la nuit, ils passèrent une rivière qui les mit sur le territoire de la Virginie. La lune était dans son plein cette nuit-là. On fit une garde plus vigi-

lante, comme on le pense bien, sans toutefois que rien vint justifier ce surcroît de précaution.

Le lendemain matin, nos émigrants se trouvèrent en face de l'endroit où le Grand Kanawha débouche dans l'Ohio. La colonie élevée en cet endroit s'appelait Point Plaisant, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. C'est là que nos voyageurs furent rejoints par un homme qui se donnait pour un chasseur se rendant à Massie, station située plus bas sur l'Ohio. Il fut reçu à bord sans la moindre défiance, et l'on continua de naviguer sur le beau fleuve le cœur plein d'espérance.

Ce même jour, lorsqu'ils furent arrivés à l'embouchure du grand Sandy, juste au coin de la grande courbe décrite par l'Ohio, on fit une tentative pour les attirer à terre. L'étranger qu'ils avaient pris à bord les avertit incontinent du danger qu'ils couraient, et les engagea à ne pas répondre aux avances des blancs. Ce n'est pas que nos émigrants eussent envie de dévier de leur route, mais la sincérité apparente de leur nouvel ami lui gagna une grande estime, et ils se félicitèrent d'avoir acquis un allié si précieux.

Tous, pourtant, ne pensaient pas de même sur son compte. Parmi ceux qui faisaient exception et ne partageaient pas

l'engouement général, il faut compter Marianne et un grand garçon maigre et osseux nommé Peterson. Cet individu avait eu de la répulsion pour l'étranger dès qu'il avait mis le pied sur le bateau.

« Que je sois damné, Marianne Abbot, dit-il après qu'ils eurent dépassé l'endroit où on voulait les attirer, si je n'ai pas de mauvais soupçons sur ce coquin-là; il est très-fin, mais malheureusement il est trop... »

— Le craignez-vous donc? demanda Marianne, effrayée de voir qu'un autre partageait ses soupçons.

— Le craindre! Je voudrais bien voir en face un homme que je puisse craindre. Tout ce que je demande, c'est de mettre les pattes sur le vieux Simon Girty et sur ce Mac Gable, qu'on sait rôder dans ces bois, ou bien encore sur le gaillard que voilà.

— En tout cas, guettez-le, Jim, car nous ne devons pas souffrir un traître au milieu de nous, nous n'en avons que trop au dehors.

— N'ayez pas peur, j'aurai l'œil sur lui, Marianne, et au premier signe équivoque je lui flanque une balle dans la tête, vous pouvez y compter.

En exhalant ainsi devant la jeune fille son indignation contre l'étranger, Jim Peterson était debout et fixait l'objet de ses remarques peu bienveillantes avec des

yeux étincelants, en agitant avec des gestes significatifs ses longs bras osseux, mais très-muscleux, comme s'il brûlait déjà de lui faire un mauvais parti aussitôt qu'il le tiendrait dans ses mains. C'est que Jim Peterson, en effet, était de taille à ne craindre aucun homme. A peine âgé de trente ans, il avait passé huit années de sa vie à courir les bois. Il avait servi sous Saint-Clair et le général Hamar, et à l'époque où le premier, sous le coup de la défaite désastreuse qu'il avait subie, et, dégoûté de la rapacité de ses chefs, avait quitté le pays pour venir se réfugier dans le village que nous avons décrit au commencement de cette histoire, Peterson y était resté avec lui. Mais l'esprit entreprenant et aventureux qui le possédait, et son amour des voyages était si impérieux, qu'il n'avait pu résister plus longtemps et qu'il s'était joint à nos émigrants, avec la détermination de se lancer de nouveau à courir les bois aussitôt le bateau arrivé à destination.

C'était une sorte d'hercule, haut de plus de six pieds: sa taille souple et élancée avait la force et l'agilité d'une panthère, et son œil gris pénétrant animait une figure vigoureusement accentuée.

Après leur conversation, Marianne descendit dans la cabine: la pauvre enfant était bouleversée de peur et d'appréhension,

au point de ne pouvoir contenir son agitation. Plus de doute: l'étranger était un ennemi, et, dans son esprit, toute la sagacité et le courage de Jim Peterson ne pourraient parvenir à soustraire tout l'équipage au danger extrême qu'elle redoutait. Mais comment conjurer ce péril? elle l'ignorait. Sa seule ressource était de recourir à la protection divine. Devait-elle confier ses soupçons aux femmes qui l'entouraient? Elle craignait ou d'être tournée en ridicule ou d'effrayer ses compagnes, ce qui aggraverait sans nécessité la situation. Elle arriva à cette conclusion qu'elle ne pouvait rien faire, et qu'il fallait laisser la responsabilité de ce qui pourrait survenir à Peterson.

Cependant, la nuit commençait à répandre ses ombres sur les bois et sur les eaux. Les émigrants étaient déjà si avancés dans leur voyage, qu'ils étaient à moitié chemin du Grand Sandy et de la Sciota. Les forêts du Kentucky et de l'Ohio s'épaississaient de chaque côté de la rivière et commençaient à encaisser étroitement les rives, aucun vestige de civilisation ne s'offrait plus aux regards.

Avant qu'il fût tout à fait noir, un homme hâla les voyageurs de la rive. C'était un blanc, tout effaré et qui paraissait en proie à la plus grande détresse; il les supplia d'approcher et de le prendre à